

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio, imprimé avec luxe; Table et Couverture;

Formant un beau volume Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 51; — chez Guyon, libraire, rue Lafont, 26; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes.—Afranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de l'Arbre-Sec, 51. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Avec notre numéro de ce jour, nos abonnés recevront un portrait de M. CHERBLANC L'AÎNÉ, dessiné et lithographié d'après nature par M. Sicard.

NOTRE article de dimanche dernier, sur la distribution des prix de l'Académie des Beaux-Arts, contient une grave erreur d'impression. Nous avons constamment parlé de M. Hugot, architecte et membre de l'Académie. C'est M. Huyot qu'il faut lire. Du reste, nos lecteurs ont dû comprendre suffisamment qu'il ne pouvait être question de M. Huyot.

Nous avons réuni quelques notes sur la vie si courte et si bien remplie de M. Alex. Flachéron, aujourd'hui l'objet des regrets universels. Ces notes ne sont sans doute pas un hommage digne de lui; nous aurions voulu reproduire, pour tous ceux qui savaient apprécier un beau caractère et un véritable talent, les traits de ce jeune artiste si regrettable. Par malheur, non-seulement il n'existe pas de portrait d'Alex. Flachéron, mais il ne reste même rien qui puisse inspirer un travail approchant quelque peu de la réalité. Nous savons cependant que quelques amis s'occupent de ces précieuses recherches, et nous espérons qu'elles arriveront à un résultat satisfaisant, tout en regrettant pour notre part de ne pouvoir combler cette lacune.

ALEXANDRE FLACHÉRON.



eu d'hommes ont jalonné leur vie par une série de bonnes actions et de traits de dévouement et d'amitié aussi caractéristiques; peu d'artistes ont aussi bien rempli une carrière si courte dans les arts auxquels il s'était voué avec une ardeur sans égale, et pendant laquelle il avait déjà produit plusieurs œuvres remarquables, lorsque la Parque inexorable est venue trancher le fil de ses jours.

Il débuta à l'âge de 24 ans par un trait de courage qui lui valut, malgré l'incognito qu'il avait voulu garder, une médaille d'honneur de la part du Ministre de l'Intérieur.

Dans les derniers jours du mois de novembre 1839, par une température de cinq degrés au-dessus de zéro, ayant dirigé sa promenade, dans un but artistique, sur le cours d'Herbouville, avec un de nos concitoyens, M. Alph. Jame, il aperçut dans le Rhône, dont les eaux glacées étaient presque hors de leur lit, un homme qui allait se noyer et qui surnageait encore après avoir déjà passé sous deux moulins. De fortes récompenses furent offertes aussitôt à des mariniers et des crocheteurs du port s'ils voulaient porter secours à cet homme, et tous refusèrent obstinément; alors Flachéron n'écoutant que l'élan de son cœur généreux, n'hésite point à se précipiter tout habillé au milieu des flots débordés. Tous les spectateurs frémissaient et faisaient des vœux pour qu'il ne fût pas victime de son dévouement, et ce ne fut qu'au péril de ses jours qu'il réussit à sauver ce malheureux et à le ramener sur la rive, après avoir failli être brisé tous les deux par la violence du courant contre une des pièces de bois qui servaient d'amarré à l'un de ces moulins. Sortant à peine de courir un semblable danger, quel ne fut pas son étonnement, ainsi que celui des témoins de cette scène dramatique, quand cet infortuné, rappelé à la vie par ses soins, lui fit des reproches de l'avoir arraché à une mort certaine, ajoutant que c'était la troisième fois qu'il se jetait dans le Rhône sans pouvoir mettre fin à son projet de suicide!

La vie de Flachéron fut presque toujours en butte à des contrariétés et à bien des tribulations qui broyèrent plusieurs fois son organisation si sensible, et avaient répandu une teinte de mélancolie ineffaçable sur ses traits, et qui altérèrent beaucoup son moral comme son physique.

A cette grande hardiesse pour les nobles entreprises, et à cet amour pour ses semblables, il joignait une timidité très prononcée dans toutes ses relations sociales, et redoutait presque le contact journalier avec les hommes qu'il était toujours prêt à obliger, mais dont il s'éloignait pour éviter leurs remerciements, dès qu'il n'avait plus de services à leur rendre, par un sentiment de délicatesse poussé jusqu'à l'extrême.

En toutes choses on voyait l'étude et ses efforts constants pour tendre à la perfection et se rendre utile et agréable à toutes les personnes qui l'approchaient; sa bourse était ouverte non-seulement à tous ses amis, camarades, mais encore à toutes les

infortunes, et jamais un pauvre ne lui avait vainement tendu la main. C'est une justice que tous ceux qui l'ont connu intimement se plaisent à lui rendre.

Nous aurions pu citer plusieurs autres traits non moins remarquables de sa vie extérieure ou privée, mais nous avons hâte de peindre en quelques mots le cours si perplexe et si agité de sa vie artistique, qui a été une vie continuelle d'études et de travaux, sans aucune des distractions et aucun des plaisirs que les jeunes gens aiment assez ordinairement à se procurer.

A peine sorti du collège, il se livra avec passion à l'étude de la chimie appliquée aux arts industriels, et de la géologie; puis, jeté dans le commerce de la droguerie par ses parents, et ensuite dans un comptoir de commissionnaire, il prit bientôt cette vie matérielle en dégoût, et avant que sa vocation artistique ne se fût révélée à ses sens, son esprit le poussa de suite à renier le dieu du commerce, qui l'aurait mené bien plus promptement à la fortune et au repos que celui des arts, pour suivre une nouvelle carrière des plus difficiles, qui exige les connaissances les plus étendues et les plus variées, celle de l'architecture, et qui est cependant, à Lyon, exploitée par les gens les plus ignorants, vu la facilité que le premier venu a de s'inoculer architecte en prenant une patente. Il suivit les cours de l'école de St-Pierre où il obtint des succès, et en sortit pour entrer dans l'Administration des ponts et chaussées en qualité d'inspecteur, poste où il sut toujours se faire apprécier et estimer de ses chefs par son aptitude et sa rectitude au travail. On pouvait tellement compter sur son exactitude consciencieuse à remplir les missions qui lui étaient confiées, que, pendant les événements de novembre 1831, il n'hésita pas, après une inspection, à rentrer en ville au milieu de la mitraille et de la lutte sanglante qui avait lieu auprès de la Poudrière entre la troupe et les insurgés, que l'on ne dut en être l'issue pour lui, pour se rendre à son poste et pour revoir sa famille sur le compte de laquelle il était très inquiet. Ce fut après avoir quitté les ponts et chaussées qu'il concourut, en 1834, au prix fondé par l'Académie de Lyon, et dont le sujet était le meilleur moyen pour fournir des eaux à la ville de Lyon. Il adressa à ce corps savant un mémoire proposant la restauration de l'aqueduc de la Brévenne, l'une des lignes construites par les Romains sous le règne de l'empereur Claude. Bien que le moyen qu'il proposait ne fût pas jugé le meilleur (1) et n'obtint pas le premier prix, néanmoins son travail fut jugé par l'Académie si consciencieux et présentait un intérêt si puissant sur des monuments les plus importants du passage de la domination romaine dans nos contrées, qu'il lui fut décerné une médaille d'or.

Encouragé par ce premier succès, il se livra à des recherches et des investigations archéologiques très pénibles et très minutieuses sur tous les vestiges d'aqueducs dont les belles ruines ornent les paysages et les sites remarquables des environs de notre ville; il releva les mesures et le nivellement de toutes ces lignes d'aqueducs, ainsi que les vues exactes des restes échappés à la destruction des hordes barbares qui ont envahi ces campagnes et même de leurs propres habitants, sur un parcours de 14 myriamètres, qui formaient le développement de ces trois aqueducs.

Ces documents mis au net restèrent enfouis dans ses cartons jusqu'en 1840, époque à laquelle il les collationna pour en former un mémoire qui fut imprimé dans la *Revue de Lyonnais* avec six planches lithographiées par lui-même, et dont il fit tirer 200 exemplaires qu'il distribua séparément à ses connaissances. Cette interruption dans son travail eut pour cause le voyage qu'il fit à Paris où il passa, ainsi qu'en Italie, les plus belles années de sa vie, moissonnée à la fleur de l'âge, pour y continuer ses études à la source même des beaux modèles, dont il remplit ses portefeuilles, mesurant et dessinant continuellement, et n'interrompant ses travaux que pour satisfaire aux affections de famille qui le rappellèrent plusieurs fois dans sa ville natale.

Pendant un des séjours prolongés qu'il y fit il s'occupa d'un ouvrage très important sur tous les monuments de Lyon et du département du Rhône, et dessina une collection de vues à la plume qu'il se proposait de mettre au jour après les avoir gravées lui-même, lorsque ses projets ont été réduits au néant par le destin fatal qui se rit des intentions humaines et terrestres (2). En Italie, où il fit un long séjour à deux reprises différentes, fasciné par ce beau climat et les merveilles que renferme cette terre sacrée des arts et de la poésie, il accumula dans ses portefeuilles de grandes richesses en dessins et en aquarelles, ainsi que de nombreux croquis et tracés d'édifices, pour la plupart inédits et inconnus aux touristes; ne suivant pas les routes battues par les amateurs indigestes, qui font un tour d'Italie comme un tour de boulevard après dîner. Il voyageait presque toujours péniblement, menant une vie très sobre et très pénible: il eut surtout beaucoup à souffrir en Sicile de l'ardeur du soleil, de l'insalubrité du climat pour les étrangers, et de la malpropreté proverbiale des habitants. Malgré tous ces inconvénients et ces fatigues, il n'en rapporta pas moins des matériaux dans lesquels il aurait puisé de belles inspirations, lorsque les circonstances nécessaires pour développer toutes ses connaissances approfondies et sa science se seraient présentées. Il se disposait à passer en Egypte de Palerme où il allait s'embarquer, lorsqu'il fut rappelé en France

(1) Le prix fut donné à M. Thiaffait, qui proposait les eaux de source de Roye.

(2) Ce recueil de vues sera mis au jour, avec un texte, par son frère Raphaël, qui se propose de les faire graver avec tout le soin et le fini qu'il avait l'intention d'y apporter lui-même.

par des lettres dans lesquelles on lui annonçait la guerre qui allait éclater dans l'Orient, et l'on cherchait à grossir les dangers auxquels il s'exposerait infailliblement. Ce ne furent point ces motifs, mais seulement son amitié pour ses parents et l'envie de revoir sa patrie, qui le décidèrent à revenir à Lyon. Ce n'est qu'après de nouveaux voyages soit à Paris soit en Italie, pendant lesquels il travailla énormément, qu'il prit enfin la résolution, en 1840, de se fixer définitivement à Lyon, non sans avoir essayé de se faire une clientèle et de pratiquer son art dans une autre ville voisine (Beaune), où il n'eut pas le courage de rester, quoique assuré d'un succès certain. Son amitié pour ses parents, et l'envie d'habiter sa ville natale pour y continuer ses travaux archéologiques, le ramenèrent à Lyon à la fin de l'année précédente, à son retour d'un dernier voyage en Italie avec deux de ses frères qu'il ne devait plus revoir. Son talent commençait enfin à le mettre en évidence dans notre cité, de même que son beau caractère, et il élevait un édifice de proportions élégantes et dans un genre d'architecture analogue au style florentin sur un de nos quais, et dirigeait quelques autres constructions, lorsqu'une maladie impitoyable, et dont les ravages ont été prompts comme ceux de la foudre, l'a entraîné dans la tombe en moins de quatre jours, et l'a ravi à l'affection de ses frères, de ses amis et d'une sœur dont il était l'appui et toute la félicité. Il ne nous reste plus de lui que le souvenir de ses belles qualités, d'une vie bien remplie par des actions généreuses, par des œuvres utiles à ses contemporains et aux générations qui nous succéderont, œuvres qui vivront après lui aussi impérissables que les monuments qu'il a décrits. Il reste aussi une collection très remarquable de dessins à la plume et au crayon, de vues pittoresques et d'aquarelles sur l'Italie et la Sicile, le midi de la France, ainsi que cet ouvrage sur les anciens monuments du Lyonnais de toutes les époques et de tous les âges qui sera bientôt mis au jour. Toute sa vie est un modèle à donner aux jeunes gens qui se destinent aux arts, culte pour lequel il faut tout sacrifier et ne pas redouter la fatigue, les privations et le travail le plus assidu, si l'on veut réussir, et dont il a été victime, en se livrant à des travaux trop actifs qui l'ont tué. Il est cruel de penser que ce sont les hommes les plus utiles à leurs concitoyens que le destin cruel se plaît à coucher sous le sillon, tandis qu'il respecte tant d'oisifs, tant d'inutiles et tant de méchants. Ce jeune artiste emporte les regrets universels de tous ceux qui l'ont connu, et ces regrets ont dû être adoucis par le souvenir du bien qu'il a fait ou cherché à faire pendant son existence si courte par les années, si longue par ses œuvres.



GRAND-THÉÂTRE.

Le Critique et la Critique. — *L'Ecole des jeunes Filles*, les *Deux Couronnes*, la *Tarentule*.



La critique, c'est ce que Paris renferme d'esprits les plus fins, les plus déliés, de penseurs profonds, d'hommes savants et érudits, d'écrivains féconds, de styles charmants, d'analyses sévères, enjouées parfois, rieuses et impitoyables, infatigables surtout. La critique, c'est presque tout le génie de ce temps-ci, aujourd'hui qu'on ne crée plus guère; c'est tout le talent de notre époque, c'est l'élite enfin de notre littérature actuelle; mais le critique, c'est Jules Janin. Louis XIV disait: « L'Etat, c'est moi. » Jules Janin a dit: « La critique, c'est moi. » Et cela se conçoit. Depuis dix ans, Jules Janin, l'homme d'aujourd'hui qui parle le plus et qui sait le moins, a écrit partout et sur toutes choses, et principalement et tous les huit jours des feuilletons dans le *Journal des Débats*, racontés avec cette verve intarissable, cet esprit superficiel, ce goût inné et cet usage constant des paradoxes, ce langage abondant et à mille facettes, que vous connaissez. Il s'est pris corps à corps avec la plus belle partie de notre littérature française, avec les chefs-d'œuvre consacrés et les œuvres contemporaines de notre premier théâtre. Le public qui aime et qui veut qu'on l'amuse, qui se laisse rarement conduire au fond des choses, qui adore l'enjouement et les moqueries, et qui préfère ceux qui peuvent le faire rire à ceux qui l'instruisent, le public en général, s'est pris d'une belle passion pour les feuilletons de Jules Janin; et la mode, qui consacre même les réputations littéraires, a bien voulu prendre le journaliste sous sa protection. Mais, hélas! la mode est inconstante, elle brise ses plus chères idoles, surtout quand les divinités de son caprice prennent au sérieux l'engouement dont elles sont l'objet. Et puis, ne me parlez pas des réputations que la mode enfante; rarement sont-elles basées sur un mérite réel et solide: une bizarrerie les fait naître, un ridicule les tue.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du mariage de Jules Janin. Vous avez pu voir cela au milieu de tant d'autres nouvelles qui remplissent les feuilles parisiennes, c'était un fait Paris tout comme un autre, et jusque-là c'était bien; mais la petite réclame en quatre lignes vous eût échappé, que la grande réclame en douze colonnes et à dix sous la ligne du *Journal des Débats* a dû suffisamment éveiller votre attention. C'est un éclat de rire immense qui a accueilli le compte-rendu de la première représentation des noces de Jules Janin, par M. Jules Janin lui-même; après avoir ri, on s'est indigné, on s'est demandé d'où pouvait venir tant d'orgueil, qui pouvait autoriser une aussi forte dose d'amour-propre; et comme, après tout, M. Janin n'est pas le seul critique de Paris quoi qu'il en dise, il s'est trouvé des hommes d'esprit qui ont relevé le gant qu'on leur jetait, et qui ont demandé compte au feuilletoniste des *Débats* de la vanité monstrueuse, du ridicule amer qu'il se donnait, de ses airs d'importance risible et impudente; à qui mieux mieux. Briffault, dans le *Temps*; Eugène Guinot, dans le *Siècle*; Rolle, dans le *National*, et d'autres encore, lesquels sont aussi de

critiques ceux-là, qui ne le cèdent en rien pour l'esprit à M. Jules Janin, et qui ont au moins le mérite de l'érudition et de savoir écrire et penser sérieusement quand il le faut, tous ces gens-là ont cru leur conscience engagée à déposer leur carte de visite en réponse au billet de faire part venu tout droit de St-Sulpice.

« Les âmes les plus endurcies, les humeurs les plus sombres et les plus farouches seront attendries et dilatées à ce compte-rendu de la première représentation de vos noces, d'une gaieté si communicative; pour nous, vos confrères, la part que nous prenons à votre joie est bien légitime, et vient directement de votre munificence: votre feuilleton conjugal, daté de St-Sulpice et écrit sur le coin de l'autel, vous l'avez charitablement intitulé: *Le Mariage du Critique*, et non pas d'un *Critique*. Comme un autre a dit: « L'Etat, c'est moi! » vous vous écriez modestement: « La critique, c'est moi! » Grand merci, Monsieur! Il résulte de cette incarnation de l'esprit, du talent et du crédit de tous les critiques en un seul, que, depuis huit jours, nous sommes tous mariés dans votre personne: c'est un charmant cadeau que vous nous faites là, Monsieur, si j'en crois le prospectus de la mariée que vous nous avez fait tirer à dix mille exemplaires. »

Certes! M. Rolle a rarement écrit quelque chose de plus spirituel que cela, c'est une charmante boutade et qui va parfaitement à son adresse; plus loin, il ajoute:

« Vous voyez, Monsieur, que je suis un homme accommodant. Entre nous, cependant, avez-vous contenu votre joie conjugale dans les limites permises? N'a-t-elle pas débordé? n'est-elle pas, à proprement dire, sortie hors de son lit? L'essentiel, après tout, c'est que le mari n'ait pas tué le critique; et il ne l'a pas tué, comme on a pu le voir par le feuilleton de vos noces? Vous y donnez, Monsieur, la complète analyse de votre femme? le chaste voile de la fiancée et sa blanche couronne ne vous embarrassent pas. On croirait lire le compte-rendu d'un vaudeville de M. Duvert, ou d'un drame de M. Anicet Bourgeois. Vous procédez acte par acte et scène par scène: d'abord la jeunesse, puis le sourire, l'œil bleu, le regard limpide, la bouche vermeille et la petite main blanche et nette. Mais quel scrupule vous a pris tout-à-coup, Monsieur, et pourquoi en êtes-vous resté à cette petite main blanche et nette? les devoirs du critique et ces douze colonnes écrites la nuit des noces auraient-ils ôté au mari le temps de nous en apprendre davantage? Nous comptons avoir la suite au prochain numéro..... Que vous êtes un mari généreux, Monsieur! J'en connais, et plus d'un, qui sont fort avarés de pareils trésors: ils les couvent des yeux, ils les gardent pour eux-mêmes avec le soin vigilant du dragon des Hespérides. Vous, Monsieur, du premier coup, vous faites imprimer, timbrer, mettre sous bande et distribuer votre femme à Paris et dans la banlieue! Cette publication ne peut manquer de vous attirer de nombreux souscripteurs. »

Nous ne nous étendrons pas davantage en citations, et en voilà bien assez sur ce chapitre. Seulement, si M. Janin est véritablement un homme d'esprit, il se le tiendra pour dit et ne répondra pas.

Au Grand-Théâtre, la semaine qui vient de s'écouler a vu l'apparition de deux comédies et d'un ballet: c'est du luxe; *L'Ecole des jeunes Filles*, les *Deux Couronnes* et la *Tarentule*.

L'Ecole des jeunes Filles, drame en cinq actes de Mad. Mélanie Waldor, qui, non contente de faire des romans, a voulu, elle aussi, essayer du théâtre, est une pièce que les uns ont sincèrement admirée, que d'autres critiquent outre mesure. Tout bien considéré, c'est un drame bourgeois qui n'est pas plus mauvais que beaucoup d'autres, dont le but est très moral, et qui s'accomplit le plus naturellement du monde: seulement le titre dont Mad. Waldor a étiqueté sa pièce est un peu ambitieux, et il ne nous est pas suffisamment démontré que la représentation de son œuvre soit une école, une leçon de mœurs et de conduite, bien salutaire et bien édifiante pour les jeunes filles qu'on y conduirait. C'est une école de plus, voilà tout. Ouvrez plutôt le Dictionnaire des Théâtres, et vous y trouverez: *L'Ecole amoureuse*, *L'Ecole d'Asnière*, *L'Ecole de la Jeunesse*, de la *Raison*, de *l'Hymen*, des *Amants*, des *Amis*, des *Amours grivois*, des *Bourgeois*, des *C....* ou la *Précaution inutile*, *L'Ecole des Femmes*, des *Filles*, des *Jaloux*, des *jeunes Militaires*, des *Maris*, des *Mères*, des *Pères*, des *Petits Maîtres*, des *Prudes*, des *Tuteurs*, des *Veuves*, du *Temps*, *L'Ecole galante*, *L'Ecole du monde de 1759* et d'un inconnu, et qui a servi de titre à une comédie par un gentilhomme de ce temps-ci, comédie que le Théâtre-Français n'a pu garder au répertoire malgré la noblesse de l'auteur; de nos jours encore, *L'Ecole des Vieillards*, qui n'en apprend pas plus aux hommes de 60 ans que Mad. Waldor aux jeunes filles; *L'Ecole des Journalistes* de Mad. Emile de Girardin, et non représentée; et bien d'autres, ma foi! Otez Molière de tout cela; je vous le demande, que reste-t-il?

Or, que voyons-nous dans la pièce nouvelle? un père dont les refus opiniâtres sont la cause principale de la conduite de sa fille; l'ennui qui se glisse au milieu d'un ménage illégitime, comme il se glisse si souvent à travers bien des unions que le Code civil a sanctionnées; un homme qui a le tort grave et la faiblesse impardonnable, il est vrai, de ne pas épouser une femme qu'il aime; un dénouement violent qui n'ajoute rien à la leçon, et qui a le défaut d'indisposer le spectateur. Du reste, le drame a de la vraisemblance; c'est un tableau de la vie actuelle, mais dont le style manque de naturel et de simplicité. Le grand tort de la pièce de Mad. Waldor, c'est que la jeune fille, son personnage principal, souffre surtout des fautes de ceux qui l'entourent. Puisqu'elle n'est pas la seule coupable, puisque tous les torts ne sont pas à elle seule, l'école n'est plus complète et le but est manqué. Les acteurs ont fait de leur mieux, Mad. Cossard surtout, dont le talent réel et sérieux est digne d'estime. Pour les *Deux Couronnes*, petite bluette de la Renaissance, d'un M. Eugène Moreau, dont le fonds est emprunté à la *Couronne d'épines* de Michel Raymond, et dont Richard Savage est encore le héros, ce n'est qu'un petit acte écrit avec une chaleur candide, et qui a pour sujet le début au théâtre d'un jeune poète pauvre et ignoré; à côté du poète placez un vieillard ridicule qui prétend avoir bonne mémoire et ne se rappelle jamais de rien (et c'est tout le comique de la pièce), un écolier en-

L'ARTISTE EN PROVINCE.



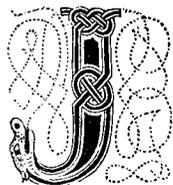
CHEURBLANC.

thousiaste, une jeune fille qui aime le poète, et un lord d'Angleterre, et vous avez la comédie représentée vendredi soir, et qui sera excellente pour le lever du rideau.

La *Tarentule* m'a paru un ballet assez triste, pauvre d'action et pauvre d'idées, et dont Mlle Fanny Essler, dans le temps, a dû faire tous les frais de réussite. Cela ne fait honneur ni à M. Coraly, ni à M. Casimir Gide, qui a cousu là, en guise de musique, tous les motifs d'opéra qui lui ont passé par la tête, depuis le *Tableau parlant* jusqu'à *Robert-le-Diable*. Un pas de deux au 1^{er} acte, dansé par M. et Mad. Finart, a fait plaisir; et un pas de quatre par M. Finart et Mesd. Beaucourt, Finart et Bazire, a sauvé l'ouvrage d'une chute: ajoutez aux trois nouveautés en question un salon repeint à neuf qu'on a étrenné pour *l'Ecole des jeunes Filles*, et sur lequel nous avons reconnu la silhouette de la charge, aujourd'hui populaire, de Fonville, et un bal donné dans notre première salle par une corporation de..... cordonniers, et vous avez le bulletin complet de la huitaine écoulée: seulement nous demanderons s'il est juste qu'on fasse du monument du Grand-Théâtre métier et marchandise; si l'intérieur n'en est pas assez délabré et sali, et si M. le Maire a l'intention d'autoriser longtemps de pareils marchés. Nous ne contestons à personne le droit de danser et de s'amuser, mais nous ne croyons pas que la salle du Grand-Théâtre ait été construite dans ce but.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Antony.



JUDI dernier M. Laferrière a donné tout à la fois *Antony* et *Marguerite*. Huit actes dans une soirée! voilà ce qui s'appelle forcer les recettes; mais la composition du spectacle a rendu inutile la bonne volonté de l'artiste: notre salle des Célestins n'était qu'à moitié pleine.

Antony nous rappelle les premiers enchantements que nous procura le théâtre. Avec quelle ivresse facile nous nous laissions aller à ces sentiments de bâtarde chevalerie délayés dans des phrases sonores et à effet! Hélas! dix ans ont passé depuis lors, et maintenant l'œuvre monumentale de Dumas périt déjà de vétusté: jamais chute si rapide, jamais désillusion si complète. Pauvre école romantique! tu frappais fort sur les oreilles du public pour le forcer à s'émouvoir; et vraiment la foule t'écoutait, et la nouveauté l'entraînait, et tes hardiesses l'enthousiasmaient. Répétons-le franchement, nous fûmes du nombre de ces jeunes hommes qui soutinrent de leurs bravos les téméraires dramaturges; mais la joie du triomphe, sur les règles véritablement trop étroites du classicisme, n'a pas été de longue durée: les excès de mauvais goût, que l'on avait d'abord tolérés dans l'attaque, ont bientôt apparu ce qu'ils étaient, c'est-à-dire condamnables. Dès que les franchises, sanctionnées dans les esprits, eurent pris leur place dans les faits, le romantisme est tombé à son tour: *Antony* n'est plus de ce monde.

Il y avait là cependant bien de la chaleur, bien de l'entraînement, bien du génie; et, toute excentrique qu'elle soit, nous préférons encore cette jeunesse de Dumas, pleine d'ardeur et de foi dramatique, à sa vicieuse littérature, si mercantile et si féconde en stérilités. Dumas combattait alors en étourdi, mais en fanatique de gloire; maintenant, homme marié, garde national soumis, courtisan des princes qui l'honorent de leurs cadeaux, et par-dessus tout quêteur d'argent, il se roule, pâle imitateur, dans les ordures de la régence. Immortalité pour immortalité, mieux valait celle qui portait le cachet d'une fougueuse imagination, que celle de l'écrivain spirituel, froid et calculateur.

Quoi qu'il en soit, Laferrière n'a point osé aborder le rôle de *Antony* sans lui faire subir quelques coupures de phrases: nous n'approuvons pas cette licence, que l'on a cru prudente. S'avise-t-on de toucher aux vêtements de la reine de Sarah, couchée dans notre Musée? *Antony* n'est pas homme à vouloir rajeunir et peigner son style échelvé: qu'on l'accepte tel qu'il est, ou qu'on le laisse dans son silence absolu. Le respect le veut ainsi.

Du reste, le jeune artiste du vaudeville s'est efforcé de jeter un peu de naturel sur l'étrange physionomie de son rôle, et quelquefois il y est parvenu: disons cependant que pour rendre moins critiques certains passages et hors-d'œuvre, il précipitait trop sa diction, et qu'il cachait l'embarras de la parole sous la prodigalité des gestes. Au 4^e acte, Mad. Beuzeville a eu quelques beaux moments.

Rien autre d'un peu important aux Célestins dans tout le courant de la semaine dernière.

M. Benacci, marchand de musique, rue St-Côme, vient de mettre en vente une série de valses fort jolies, dues au talent très varié d'un homme d'esprit qui s'est caché sous le pseudonyme de Laner. Les valses en question auront le succès qu'elles méritent; et quant à leur auteur, la transparence du pseudonyme qu'il a pris, et qui n'est que l'anagramme d'un autre pseudonyme plus connu, le fait deviner aisément.

La Commission exécutive de la Société des Amis des Arts a l'honneur de prévenir MM. les artistes que l'ouverture de l'exposition étant irrévocablement fixée au 1^{er} décembre prochain, leurs ouvrages ne seront reçus au secrétariat du Palais Saint-Pierre que jusqu'au 20 novembre.



L va paraître à Lyon, chez Mad. veuve Ayné, éditeur, un poème intitulé: *Une Mendiante au Congrès scientifique*. L'auteur, M. J. Soulayr, à l'obligeance duquel nous devons de connaître cette œuvre remarquable, a bien voulu, sur nos instances, nous en laisser publier le fragment qui suit.

On y retrouve, comme toujours, la forme incisive et satirique de M. Soulayr. Ici, le poète s'adresse à la presse, aux produits de la littérature de notre époque:

La Presse est une étuve où chaque jour s'infuse
Très peu de bien, beaucoup de mal.
Malheur à qui, levant la formidable écluse,
Livre passage au flot fatal!
Le flot s'échappe et court, morne comme une lavé,
Abat des dieux sur son chemin,
Salit le bouton vierge, atteint la fleur suave
Sur l'autel même de l'hymen;
Et toujours, et partout, précipitant sa course,
Trouble le fleuve antique et pur,
Cache aux lèvres en feu les eaux de vive source
Où le ciel mirait son azur.
Et la foule, à ses bords, haletante et penchée,
Dans ses mains puisant le limon,
Et qui, sentant doubler sa soif mal étanchée
A ce breuvage du démon,
Finit par s'enivrer, et s'y couche, et s'y vautre,
Sans jamais se désaltérer;
Et crie: « un drame encor!... j'ai soif!... encore un autre!
« Encore un crime à dévorer!!!... »
Après l'ivresse, un jour vient le dégoût qui navre,
Puis le froid qui saisit au cœur;
Puis, poussés par l'ennui, cadavre sur cadavre
Vont, heurtés sur le flot moqueur!

Certes! quand le stylet des antiques génies,
Aux coins des temples étendus,
Gravait, comme au burin, leurs saintes harmonies
Sur la feuille du papyrus,
Vit-on, comme en ce jour, le spleen au teint livide
Allumer le charbon mortel,
Et la fatalité traîner le suicide,
Hér os rêveur, à son autel?
C'est que le sage alors ne mentait pas au monde,
Et, pour tromper les nations,
N'agitait point l'or pur au fond du vase immonde
Où bouillonnent les passions.

Mère de Lélia, marche avec ton cortège
D'écrivains hurlant sur tes pas!
Pour singer ta parade au tréteau sacrilège,
Ah! les bouffons ne manquent pas!
Athée hermaphrodite, âpre littérature,
A la croix va planter ton clou!
Monte sur la pudeur, et fais de sa ceinture
Une corde à tordre son cou!
Ecrase la vertu qu'en pitié tu regardes,
Et contre les saints préjugés
Lance au fond des salons, lance au fond des mansardes
Ta meute d'amours enragés!
Verse aux frères beautés l'opium délétère
Des sens triturés sous les doigts;
Apprends-leur comme on aime, et comment l'adultère
Fait un trône d'un lit bourgeois.
Transforme l'existence en roman pitoyable
Que chacun veut parodier,
Dont l'intrigue commence aux *Mémoires du Diable*
Pour se dénouer au *Glandier*!

JOSÉPHIN SOULARY.

Quand le poème de M. Soulayr aura paru, nous en entretiendrons nos lecteurs, et il sera pour nous l'objet d'un examen sérieux.

AMOURS ET INFORTUNES

D'UN

SUISSE DE CATHÉDRALE.

CHAPITRE VIII (1).



VUILLAMS OBBERSON, que le moindre obstacle rebutait, serait peut-être demeuré un quart d'heure patiemment arrêté devant la grille de fer déjà fermée du petit pont suspendu, si son estimable beau-père, le vieux gendarme Dovertau, n'avait ajouté, en se renfonçant dans son bouge étroit et enfumé, ces quelques mots entrecoupés d'un long bâillement:

« La porte à droite, tirez à vous...; et allez donc vous
« coucher, ivrogne!... »
« Ah! Louise!... ah! Louise!... à quoi exposez-vous le plus ver-
« tueux et le plus confiant des maris?... »

Soupira, en fermant sur lui avec force la barrière du pont, le pauvre Vuillams qui, hâtant encore le pas, ne tarda pas à se trouver

(1) Voir les numéros du 26 septembre, des 3, 10, 17 et 24 octobre.

sur le seuil du logis conjugal, que lui semblaient, dans ses angoisses si poignantes, avoir déserté pour toujours le calme et la paix domestique.

Et notre suisse, inquiet et désolé, mettant la main dans l'une des grandes poches de sa chère redingote brune, frissonna à cette pensée qu'au fond de son humble logis, naguère celui des douces et paisibles joies de la famille, il trouverait sans doute la clef d'une si mystérieuse et si redoutable énigme !...

« Oui, c'est cela... », se disait-il, je dois bien avoir sur moi mon « passe-partout... et la clef de notre porte d'allée... »

Et il chercha plus minutieusement dans toutes les poches de sa redingote brune, qu'il portait habituellement en dehors de ses graves fonctions.

Mais, ô cruelle et inexplicable fatalité !... ô terrible, ô lugubre et affreux contre-temps !...

Notre infortuné mari, Vuillams Obberson, le citoyen inoffensif et vertueux, blessé dans son honneur et sa tranquillité, n'avait-il pas oublié les clefs de sa demeure dans une des poches de son bel habit galonné de suisse de cathédrale ?...

A ce nouveau coup du sort, les forces abandonnèrent le pauvre homme, et il tomba à genoux sur les degrés de pierre de ce seuil déserté qui lui semblait inaccessible; puis se mettant à pleurer comme un enfant, il tourna à plusieurs reprises ses regards du côté du Rhône, dont la lune argentait, à cette heure, mystérieusement les flots plus paisibles et plus silencieux.

« Si j'allais me noyer !... Cette nuit est si belle !... le fleuve est si majestueux et si limpide !... »

Pensa, en frissonnant de tous ses membres, le pauvre Vuillams Obberson !

« Mais mes enfants, mes pauvres petits chéris !... mais elle-même, « si elle est innocente !... »

S'écria douloureusement le pauvre homme éperdu, en laissant tomber son front sur le seuil inhospitalier, aux froids escaliers de pierre, hélas ! aussi froids que son cœur et sa tête étaient brûlants !...

« Mon Dieu ! mon Dieu ! faudra-t-il donc enfoncer la porte de ma « propre demeure, comme un vil brigand ?... »

Soupirait encore en gémissant le malheureux Vuillams Obberson, dont la raison semblait s'égarer de plus en plus.

En ce moment quatre heures sonnèrent à l'horloge de la cathédrale de St-Lazare.

Alors, s'étant levé péniblement, le pauvre suisse écouta attentivement si aucun bruit insolite ne se faisait entendre chez lui; puis, comme guidé par une soudaine inspiration :

« Au fait, si j'allais éveiller notre digne curé ?... »

Se dit-il d'un air plus abattu et plus calme.

Et soulevant à deux reprises les épaules, comme par un mouvement involontaire de mépris et de dérision, il se mit de nouveau à parcourir au hasard les rues sombres et mal pavées de l'antique et noble petite cité, tenant son bâton sous son bras et les deux mains appuyées sur ses oreilles, rouges et tout en feu !

« Ah ! je suis fou !... Je suis un homme perdu ! je le vois bien !... »

Se disait, en riant tout haut d'un rire convulsif, qui contractait disgracieusement son visage, le trop malheureux Vuillams Obberson.

« Ils me feront faire un crime ! »

Ajoutait-il en secouant la tête, comme un taureau sauvage piqué par l'aiguillon d'une guêpe.

Et il courait de plus belle, ses deux mains toujours appuyées sur ses oreilles bleues et rouges, soupirant, priant et jurant tour à tour; et il courait, il courait à perdre haleine, comme un maniaque ou un déserteur à l'aspect des gendarmes : car il croyait entendre encore la voix mielleuse de Mlle Rosalie, le nom de M. le garde à cheval Bonnemain, et la ronde générale jouée par le petit clavecin fêlé de Mad. Jobberd.

« Moi si calme, si crédule, si pieux !... Ils m'auront pourtant « damné ! »

Murmura pitoyablement, lorsqu'il fut à la porte du presbytère, le pauvre Vuillams Obberson.

« Oui, ils m'auront damné, les cruels !... »

Répéta en soupirant le suisse de St-Lazare.

(La suite au prochain numéro.)

Nouvelles Diverses.



ADÉMOISELLE Julie Berthaud, première chanteuse à Lyon en 1850, fait partie de la nouvelle troupe de l'Odéon, en qualité de sous-brette.

— Dérivis, de l'Opéra, est à Milan, et il s'est mis, par la voie des journaux, à la disposition des directeurs italiens.

— M. Coraly fils vient de partir de Paris pour Bordeaux, pour monter dans cette dernière ville le ballet de *Giselle* et les divertissements de la *Favorite*.

— On raconte que M. Castil-Blaze, qui a passé à Lyon il y a une quinzaine de jours, revenant d'Avignon, a trouvé dans cette ville, qui est son pays natal, un jeune homme, juif de naissance, qui a nom Numa, et qui possède une voix de ténor extraordinaire. Les novellistes ajoutent qu'émerveillé d'une pareille trouvaille, M. Castil-Blaze, en homme de goût et aussi en homme habile, aurait passé avec le jeune Numa un traité qui lierait le chanteur en herbe avec le musicien érudit pendant dix années, à la charge par M. Castil-Blaze de pourvoir aux frais d'une éducation musicale complète; et en ce qui concerne Numa, de partager avec son protecteur les bénéfices qui pourront plus tard se réaliser. Nous ne garantissons, du reste, en aucune manière cette anecdote que l'on peut lire dans l'*Indicateur d'Avignon*. D'après ce journal, Numa a 23 ans, et, quoique sa taille soit peu élevée, son physique est assez agréable; sa voix est magnifique dans les notes d'en haut, à partir du *mi*; il donne sans effort l'*ut* et même le *ré* de poitrine. Son médium n'a rien d'extraordinaire: il serait même peut-être un peu sourd, mais c'est un défaut que l'on rectifie aisément. En un mot, Numa a la poitrine large et bombée: c'est la poitrine de Rubini.

— Au Théâtre-Français, Mlle Rachel et Mlle Maxime jouent dans *Marie Stuart*, l'autre Elisabeth. Si l'on n'a pour but que de concourir à l'éclat de la représentation et d'arriver à une exécution plus complète, rien de mieux; mais si c'est un duel entre les deux tragédiennes, c'est déplorable. Le résultat, c'est le triomphe de Mlle Rachel, de l'aveu même de Jules Jaunin.

— Décidément, il y a réaction à l'Opéra-Comique en faveur de l'ancienne musique. Ce théâtre fait de l'or avec *Camille ou le Souterrain*, *Richard-Cœur-de-Lion*, la *Dame blanche*; il en fera avec *Zampa*, *Jean de Paris*, les *Deux Journées* et *Joconde*.

— M. Francis Cornu vient de prendre la direction du théâtre d'Anvers.

— M. Léon Pillet, directeur de l'Académie royale de musique, va en être le seul maître: du triumvirat qui existait en 1859, il ne reste plus personne. M. Edouard Monnais est bien toujours commissaire du roi, mais c'est à peu près comme s'il ne l'était pas. M. Viardot, appelé en tiers par M. Aguado, vit retiré des affaires du théâtre, et M. Duponchel vient d'abdiquer ses fonctions. Dessinateur de l'Opéra, puis directeur, puis simplement metteur en scène, M. Duponchel a jugé sa fortune assez arrondie, et a compris le besoin du repos. Depuis le 1^{er} juin 1853, jour de son entrée à l'Opéra, M. Duponchel a réalisé quatre cent mille francs de bénéfices.

— A Marseille, on vient de représenter la *Gipsy* avec un grand succès. On vante beaucoup les danses de cet ouvrage, qui a trouvé de dignes interprètes dans Mesd. Essler, Mabile, Louisa Johnson, Louisa Chapuis, et MM. Justament et Durand, et tous les journaux marseillais se répandent en grands éloges sur M. Blache qui a monté le ballet.

— L'école des Beaux-Arts de Lyon fera sa rentrée le 8 novembre prochain.

— La Société pour l'instruction élémentaire va, dit-on, fonder à Lyon une nouvelle école de chant qui sera divisée en deux cours, l'un élémentaire sous la direction de M. Maniquet, l'autre supérieur sous celle de M. Duplan.

— Laporte, le dernier des arlequins, le successeur de Carlin, vient de mourir à l'âge de 67 ans.

— On écrit de Bordeaux, le 23 octobre :

« Hier Rubini a chanté le rôle d'Edgard dans *Lucie de Lammermoor*, au profit des pauvres de notre ville.

« Il est inutile de dire qu'il n'a cessé d'exciter l'enthousiasme le plus frénétique, et provoqué à chaque instant des applaudissements à faire craquer la salle. »

UNE institution qui doit exciter vivement les sympathies de tous les amis des arts en général, et de la musique en particulier, vient d'être créée par M. Rozet, second chef d'orchestre du Grand-Théâtre: c'est une *Ecole préparatoire de chant* pour les personnes qui se destinent à la scène lyrique, ainsi que pour celles qui ne s'adonnent à la musique vocale qu'en qualité d'amateurs. Un des avantages d'un tel établissement et qui lui donne un très grand caractère d'utilité, consiste en ce que tous les chanteurs seront accompagnés par un orchestre complet, dont M. Rozet se réserve la direction.

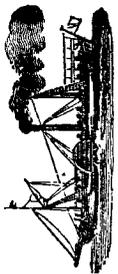
Il fera chanter non-seulement les airs faits pour une seule personne, mais des duos, des trios, des morceaux d'ensemble, et même des morceaux entiers d'opéras.

On admet dans cette école, située rue des Capucins, 20, et dont l'ouverture sera très prochaine, les élèves des deux sexes (déjà formés) de tous les professeurs de la ville.

Dire quel est le but que se propose M. Rozet, dont le talent est suffisamment connu, et indiquer sommairement, comme nous venons de le faire, les moyens qu'il compte prendre pour atteindre ce but, c'est dire assez quel succès est réservé à l'institution dont il a eu l'heureuse idée de doter notre ville.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS

Se rend à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ.

Prix des places :

VALENCE, AVIGNON ET BEAUCAIRE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Part du quai de la Charité

à 5 heures du matin.

Les bureaux sont quai Monsieur, 449.

Au Parisien.

A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'habilements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 50 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (82)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (83)



AVIGNON en 10 heures de marché.

REMONTE en 30 heures.

Départ tous les jours à quatre heures du matin du port d'Atinay sur la Saône.

Prix des places :

VALENCE, AVIGNON et BEAUCAIRE,

Premières, 4 f. — Secondes, 2 f.

Il y a à bord un restaurant bien tenu.

S'adresser à MM. PONSARD frères et FOUR, propriétaires des superbes bateaux neufs

le Crocodile, le Marsouin, le Mistral, le Sirocco,

quai de l'Arsenal et rue Sala, 2, ou au capitaine, à bord du bateau. (81)